



# HISTOMAG'44

Le premier e-magazine historique gratuit  
**FORUM LE MONDE EN GUERRE**

N° **47**

La seconde guerre mondiale par des passionnés pour des passionnés **JUILLET AOUT 2007**



## **JOSEPH GOEBBELS**

### **Archange du mensonge**

**Batailles : Le 761st Tank Battalion (5)**

**France 1940 Les carnets d'Aimé Thierry (2)**

**Falaise 1944 (2)**

**Expo maquettes à Ancourteville**



<http://www.debarquement-normandie.com/phpBB2/>

# HISTOMAG'44

**L'HISTOMAG'44 est réalisé par le FORUM LE MONDE EN GUERRE**

### Directeur de publication

Stéphane DELOGU

### Rédacteurs permanents

Eric GIGUERE  
Prosper VANDENBROUCKE  
Daniel LAURENT  
Philippe MASSE

### Responsable de développement

Alain LELARD  
[alainlelard@hotmail.fr](mailto:alainlelard@hotmail.fr)

### Contact

[juin1944@wanadoo.fr](mailto:juin1944@wanadoo.fr)

**Numéro 47**

**Juillet août 2007**

## PARTENAIRE



## LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à tout membre du forum LE MONDE EN GUERRE qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



# SOMMAIRE

PAGE 2 : EDITO

PAGE 3 : LECTURES D'ETE

PAGE 6 : GOEBBELS ARCHANGE DU MENSONGE  
DANIEL LAURENT

PAGE 16 : FALAISE LA PERCEE DE SIMONDS  
PROSPER VANDENBROUCKE - 2ÈME PARTIE-

PAGE 23 : LE 761ST TANK BATALLION - 5ÈME PARTIE-  
ERIC GIGUERE

PAGE 25 : LES CARNETS D'AYME THIERRY -2-

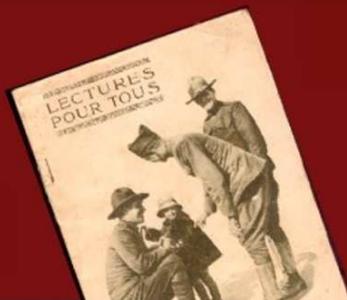
PAGE 26 : ANCOURTEVILLE 2007  
PHILIPPE PRAMIL

## L'EDITO *de Stéphane Deloquin*

Avant de prendre congé pour un peu de repos bien mérité, l'Histomag fera son grand retour dès septembre pour poursuivre son développement dans les mois qui suivront. Les idées ne manquent pas, il me manque plus que quelques bonnes volontés supplémentaires pour franchir un nouveau palier. Paris ne s'étant pas construit en un jour, votre mag suivra cette règle incontournable. L'occasion est ainsi donnée de rendre hommage aux bénévoles qui chaque mois font de leur mieux pour offrir la meilleure qualité qui soit, ce qui représente un sacré tour de force, puisque tous les collaborateurs de la revue y consacrent une bonne partie de leurs loisirs, officiant tous dans des domaines aussi variés que différents de l'histoire. Le succès de l'Histomag ne se dément pas : c'est ainsi qu'un magazine vendu en kiosque, Axe et Alliés, a choisi par l'intermédiaire de son rédacteur en chef de promouvoir notre entreprise sous la forme d'un partenariat. La ligne de conduite choisie ne sera pas modifiée puisque notre ambition est devenir une pépinière de jeunes talents tout autant que le carrefour de rencontre d'auteurs chevronnés. La jeunesse alliée à l'expérience : voilà les deux ingrédients, qui savamment dosés, font de toute initiative la plus belle des entreprises.

Vous aurez noté, dépité que vous en fûtes, un retard de parution important. Nous n'avons que peu de raisons valables à le motiver, sinon qu'il n'est pas toujours aisé de finaliser le gros pavé que l'Histomag est devenu en quelques mois. Pour une meilleure répartition des tâches, Daniel Laurent deviendra directeur de publication dès la rentrée de septembre et d'autres auteurs devraient nous rejoindre sous peu. Nous vous en dirons plus prochainement. Les journées Robert Lelard se sont achevées le 4 juin au Mémorial de CAEN avec le sentiment que le challenge que le forum s'était fixé a été relevé au-delà de toutes les espérances, à tel point que cette soirée inoubliable sera renouvelée dès 2008 à la demande du Mémorial. Si les retombées brutes en terme de fréquentation sont plutôt faibles, notre principale source de satisfaction est l'extraordinaire impact de notre forum auprès du public en terme de sérieux, de qualité. C'était ce que nous souhaitions. Il sera facile de dire que les risques étaient minimes ; c'est le discours que l'on pourrait tenir aujourd'hui puisque tout le monde sait que cette soirée fut un succès. Pourtant, l'affaire était loin d'être emballée d'autant que personne n'était en mesure d'en anticiper les écueils puisque personne n'avait organisé ce genre de manifestation jusque là. Autant vous dire que nous sommes allés au Mémorial à l'aveuglette, tout en se demandant, si finalement, on ne s'attaquait pas à un trop gros morceau. En entrant dans l'immense amphithéâtre où d'ici quelques instants, la soirée allait débiter, tout le monde ou presque était mort de trouille, à l'idée qu'un maudit grain de sable dérègle tout et transforme la soirée en inoubliable cauchemar. C'est à ce moment qu'on a compris : cette trouille n'était rien d'autre qu'une forme de solidarité, l'un des moteurs des journées Robert Lelard et par extension du forum, un truc un peu à l'image des footings de l'équipe de France : gagner ensemble ou mourir ensemble. Finalement, personne n'est mort. Ces journées de rencontre sont devenues en quatre ans l'âme et le cœur du forum, un endroit intime où se brise la barrière virtuelle, un espace où l'individu n'est plus un pseudo et où tout nouvel arrivant devient une nouvelle branche d'un arbre qui n'arrête pas de grandir. Vu de l'extérieur, les journées Robert Lelard ressemble à n'importe quel rassemblement, ce qui est un peu vrai puisque dans l'esprit nous n'avons rien trouvé de très innovant, nous ne faisons qu'exploiter un adage vieux comme le monde : les hommes sont faits pour se rencontrer, principe que l'époque moderne a quelque peu dévoyé en leur faisant croire qu'un clavier et une connexion internet remplacent tout. Notre principale satisfaction réside dans le fait que l'on vient de loin pour ces moments de convivialité, parfois même de très loin. Et c'est là que la distance devient attachement. C'est peut être la force principale de ce forum, qui ne s'est jamais autoproclamé le meilleur, le plus chaleureux, ou le plus couru du web. On sait bien chez nous que toutes ces qualités ont besoin de temps pour se développer, de beaucoup de temps et de patience. Nous avons aujourd'hui la prétention d'avoir créé un lieu crédible où il fait bon vivre, mais seulement à force de travail et d'investissement personnel. Ce qui caractérise notre plateforme et le fourmillement d'idées qui l'anime en permanence et dès la rentrée, tout va repartir sur les chapeaux de roues parce qu'il suffit maintenant d'exploiter les retombées de ce notre communauté entrepreneur. Voilà maintenant un an que Robert nous a quittés. Il serait heureux de voir ce que cette communauté devient. Ailleurs, on aurait peut être oublié Bob, le temps aidant. Pas ici, jamais. L'histoire ne fait pas les hommes, ce sont les hommes qui la font, c'est pour cette raison que Robert a donné son nom à nos journées et c'est peut être pour cette raison que cette année fut celle de l'explosion du forum Le Monde en Guerre. A la rentrée prochaine et bonne vacances à tous.

# LECTURES D'ÉTÉ

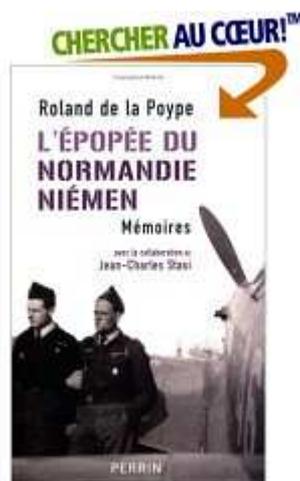


Philippe Massé

Les vacances sont bien souvent l'occasion pour les passionnés d'histoire l'occasion de mettre à jour leurs connaissances et de plonger dans leur sujet favori. A défaut de soleil et de farniente, un peu de culture. Les sujets de vacances sont nombreux car les publications de ces derniers mois ont été s moins nombreuses mais sont de qualité. Ce mois-ci, trois livres font l'objet d'une analyse nous partirons donc vers l'est et la Russie pour les deux premiers et reviendrons vers les plages du débarquement pour le dernier. Donc, n'hésitez pas à insérer l'un de ses trois livres dans vos bagages, c'est toujours utile pour lutter contre les journées de pluie.

Tout d'abord direction la région d'Angers où réside le comte Roland de la Poype, point n'est besoin de présenter l'un des derniers pilotes de l'escadrille Normandie Niémen. En effet Roland de la Poype, tour à tour pilote, inventeur homme d'affaire avisé a décidé de nous écrire son parcours durant la seconde guerre mondiale "**L'épopée du Normandie Niémen**".

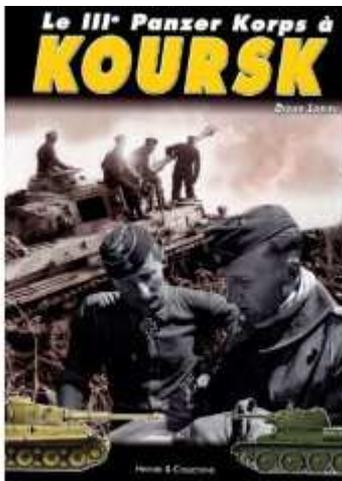
Qui n'a pas en tête les exploits de cette poignée de français rattachée à la troisième division du général Zakharov. Cette escadrille va écrire dans le ciel de Russie l'une des plus belles pages de la guerre aérienne le tribut payé sera énorme, car cinquante pour cent des pilotes ne reviendront pas. Normandie Niémen évoque respect et mémoire en Russie, tout le monde connaît les exploits de Roland de la Poype, de Jean Tulasne, de Pierre Pouyade, de Marcel Lefèvre aux commandes du père Magloire. Beaucoup de russes vous parleront du sacrifice de Maurice de Seynes, mais aujourd'hui c'est Roland de la Poype qui nous intéresse. De la promotion Z de l'école de pilotage d'Angers en 1939, où l'un de ses camarades n'est autre que Jean Maridor, à Paris en juin 1945 le chemin parcouru a été long. L'appel du 18 juin 1940, le ralliement aux forces françaises libres, la participation à l'opération de Dakar, la construction d'une piste au Gabon.



Le retour en Grande Bretagne, la formation au métier de pilote de guerre dans la RAF, son versement dans le squadron 602 "City of Glasgow" il volera aux côtés de Paddy Finucain. Le général de Gaulle décide de la création d'une escadrille pour combattre les allemands en Russie c'est le début du grand Cirque Normandie, dont il fait parti des premiers pilotes à rallier l'escadrille. La suite vous la connaissez je n'ai pas besoin de vous la raconter, Roland de la Poype vous la racontera certainement mieux que votre serviteur. Après la guerre, alors qu'il est promis certainement à une belle carrière dans l'armée de l'air, il démissionne et devient tour à tour capitaine d'industrie, concepteur automobile et propriétaire d'un parc marin. Ce livre est un excellent complément du livre d'Yves Courrière sur le Normandie Niémen, un bon moment de lecture à passer.

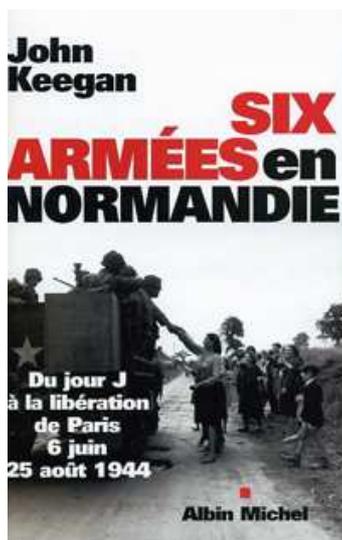
**Prix env : 20€**

Le second livre est un livre de Didier Lodieu, qui se fait trop rare sur le forum le monde en guerre, qui vient de publier la participation du III Panzer Korps à Koursk, c'est donc sur le plancher des vaches que nous nous retrouvons maintenant. L'auteur nous fait une étude sur une partie de l'opération Zitadelle puisqu'il analyse une portion de dix kilomètres d'un front qui en a compté environ 200km. Le travail de recherche est très précis, on suit la bataille de Koursk au jour le jour, heure par heure, et notamment l'engagement des 6. 7. 19. Panzerdivisionen. Il porte un intérêt certain sur l'engagement souvent méconnu des divisions d'infanterie hippomobile du corps, et de l'odyssée de la Pz abt 503 du futur Général Major Von Rosen.



Ce livre est une excellente référence, tant sur le plan écriture, que sur le plan photographies. Didier Lodieu a retrouvé les pellicules des deux photographes qui ont participé à la bataille, néanmoins il aurait été intéressant, à mon sens, d'ajouter quelques cartes de zone des combats, on a tendance à se perdre. Dans cet ouvrage la logistique n'est pas oubliée puisque la série dédiée à l'atelier de réparation de chars est très intéressante. **Prix env. : 38€**

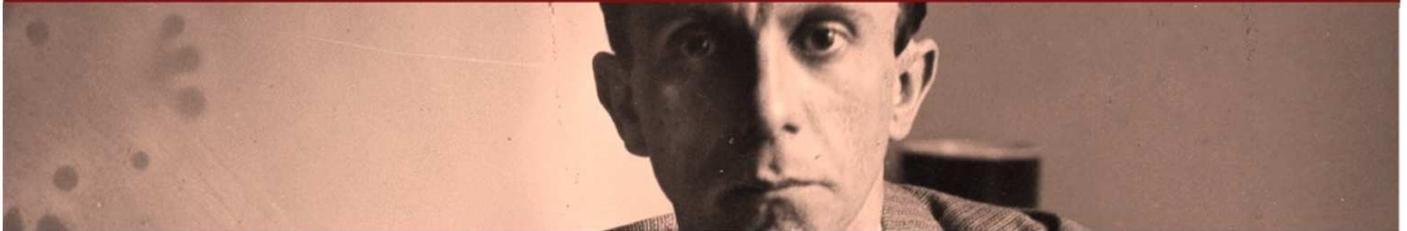
Avant de conclure, je m'en retourne vers une valeur assez sure de vulgarisation du jour J à la libération de Paris le 25 août 1944 avec le livre de John Keegan « Six armées en Normandie » Ce livre couvre une grande partie des opérations du débarquement ( jour J bataille de Normandie, les yeomens....) et est destiné avant tout à ceux, qui moins spécialistes souhaitent enrichir leurs connaissances en la matière. On note quelques erreurs notamment la présence de chars Australiens qui auraient appartenu au « Fort Garry Horse ». (si quelqu'un à des informations un sujet de discussion est ouvert à ce sujet sur le forum le monde en guerre). **Prix env. : 20€**



Je me permets donc de vous souhaiter de bonnes vacances 2007, revenez nous cultivé en septembre pour que les débats soient encore plus constructifs. A la rentrée certainement un livre sur les FNFL....  
Bonnes Vacances

# JOSEPH GOEBBELS ARCHANGE DU MENSONGE

Daniel Laurent



Tenter de décortiquer les intentions, motivations et plans des hiérarques du régime nazi est un exercice périlleux. Entre les clichés «*Tous des fous-furieux minables*» qui firent florilège après-guerre et les multiples trucages et manipulations avec lesquelles les intéressés camouflèrent leurs actions et dont ils truffèrent leurs écrits de l'époque, il est très difficile de démêler l'écheveau et de retrouver son chemin. Mais il est utile, au moins, d'essayer, quitte à ne pas être complet. Risquons-nous donc à parler du Dr Goebbels.

**«Si je dis que le nazisme est fondé sur le mensonge, j'aurais l'air d'enfoncer une porte ouverte. Si je dis que la plupart de ses mensonges restent à découvrir, je risque d'être moins facilement compris»**

**François Delpla**

## Les origines :

Paul Joseph Goebbels est né le 29 octobre 1897 à Rheydt, ville textile d'environ 30 000 habitants, dans un milieu modeste. Son père, Fritz Goebbels, fervent catholique, travaillait comme contremaître dans une filature locale. Sa mère, Katharina Odenhausen, était fille d'un forgeron et très croyante également.

A sept ans, il contracta une ostéomyélite qui, malgré une opération, entraîna la paralysie de sa jambe droite et dégénéra en pied-bot. Mis à l'écart à cause de ce handicap, il se consacra à des lectures d'une grande diversité et, après des études secondaires dans des établissements catholiques, fut encouragé par son père à entrer à l'Université où il obtint un doctorat en philologie allemande en 1922. Il fréquenta les Universités de Berlin, Heidelberg, Bonn, Fribourg, Wutzbou, Cologne, Francfort et Munich, fine fleur de l'enseignement supérieur allemand.

Docteur, mais boiteux, patriote, mais pas ancien combattant (Il fut réformé), son enfance et son adolescence furent probablement très difficiles et génératrices de nombreuses frustrations. A sa sortie de l'Université, le pays était bouleversé par la défaite de 1918 et par l'effondrement économique de l'Allemagne. Les opportunités étaient rares pour un intellectuel de province sans expérience. Le jeune Goebbels devint rapidement un antisémite virulent, convaincu que les Juifs étaient responsables de ses propres problèmes et de toutes les tragédies personnelles entraînées par l'inflation vertigineuse qui sévissait



La genèse de son antisémitisme n'est pas claire, à notre connaissance, mais il n'est pas surprenant dans le contexte de l'Allemagne de l'époque que Goebbels le devint et il fut loin d'être le seul. Comme pour beaucoup de ses contemporains, il est possible voire probable que cet antisémitisme s'abreuva auprès du mouvement Völkisch, très en vogue en Allemagne et dont Hitler repris, à sa manière, plusieurs principes. Il écrit cependant dans son journal le 9 janvier 1924 :

**« De Cologne, on m'a renvoyé Le Voyageur. On me remercie beaucoup, mais on n'en a pas l'emploi. Et si, par exception, c'était le cas, pourrait-on faire usage du Voyageur à Cologne, cité de la cathédrale comme des mercantis ? A Cologne, il n'est qu'un mot d'ordre : «Sois noir ou youpin» Peut-être est-il vrai qu'on ne peut arriver que par les Youpins. O, qu'il est difficile, le chemin vers les sommets ! Pour me rapprocher des Youpins, j'ai encore un bon bout de chemin à faire. Je ne désespère pas, car je sais que j'aspire au Bien »**

Pour exprimer cette conviction qui devint la passion la plus violente de sa vie, il se tourna vers les mouvements d'extrême droite et avait de la sympathie pour le mouvement nazi des 1922. Schéma relativement banal dans la République de Weimar préparant sa propre agonie. Il écrit un peu plus tard :

**« Je réfléchis plus que souvent à la question juive. Le problème de la race est bien le plus profond et le plus mystérieux de ceux qui interfèrent dans la vie publique. N'y a-t-il pas un antagonisme entre race et intellect, création et imitation, art et science, capitalisme industriel et capitalisme boursier ? Comme ces séries semblent se tenir à distance l'une de l'autre ! Et pourtant les pôles correspondants de chacune ne sont que l'expression du même sentiment du monde, que Spengler désignerait comme l'existence et l'état de veille»**

La politique va lui procurer un emploi, le mettre en lumière et révéler son incontestable talent de polémiste. Embauché par un parlementaire d'un parti de droite, le hasard veut qu'en 1924 il fasse ses débuts d'orateur à Rheydt, sa ville natale, comme contradicteur dans une réunion communiste.

Ainsi mis en valeur, Goebbels entre comme rédacteur en août 1924 à la revue hebdomadaire «Völkische Freiheit, Organe de combat rhénano-westphalien pour une Grande Allemagne nationale et socialiste», mais sa situation est toujours précaire, il n'est qu'un petit journaliste marginal.

Au début 1925, Hitler charge Gregor Strasser d'organiser le NSDAP dans le Nord de l'Allemagne. Avec l'aide de son frère Otto, Strasser entreprends alors de développer le Parti loin de ses bases bavaroises, avec l'espoir de le développer suffisamment pour prendre la place d'Hitler à la tête. Pour l'aider, il engage en tant que secrétaire Joseph Goebbels qui s'attelle à la tâche avec enthousiasme. Une nouvelle vie commence pour lui.

Durant cette année 1925, alors que la sourde lutte pour la direction du Parti qui oppose Hitler et Strasser bats son plein, Goebbels hésite entre les 2 hommes pendant plusieurs semaines, ainsi que William Schirer fut le premier à le remarquer. D'abord partisan de Strasser, choqué des humiliations infligées par Hitler à un homme qu'il juge «Bon et honnête», Goebbels fut retourné comme un gant par le Führer, qui était un expert en la matière et avait remarqué ses talents d'orateur et de propagandiste.

Il a donc oscillé entre la droite et la «gauche prolétarienne» du Parti, s'est lié d'amitié avec les frères Strasser, en particulier avec Gregor (qui est le moins «socialiste» des deux), mais finit par les laisser tomber car il est subjugué par «l'aura» de Hitler. Bref, son engagement politique semble fonctionner à la sympathie plutôt qu'à la pure raison. Ce n'est pas une question de choix personnel raisonné sur la base d'arguments ou de conviction idéologique, mais plutôt de ralliement à une personne. On pourrait presque en conclure que si Hitler avait été communiste, Goebbels le serait devenu et que si son Führer était devenu moine tibétain, Goebbels l'aurait suivi dans une lamaserie.



Ce ralliement est souvent daté du début avril 1925 : Goebbels accepta de prononcer un discours, avant celui d'Hitler, lors d'une réunion le 8 avril à la brasserie Burgerbraukeller. Suite à cette soirée, il écrira le 13 avril dans son Journal, parlant d'Hitler, cette simple phrase : «Je l'aime». Il semblerait cependant qu'il ait encore eu des doutes pendant quelques années, selon certaines phrases de son Journal :

**15 février 1926 : «Hitler fait un discours de deux heures. Je suis comme assommé. Quel Hitler est-ce la ? Un réactionnaire ? Extraordinairement maladroit et indécis [...] Sans doute une des plus grandes déceptions de ma vie. Je ne crois plus totalement en Hitler».**

**29 janvier 1930 : «Hitler repart dans son habitude de ne pas prendre de décision. C'est à vomir de lui ! Il faut qu'il sorte de l'atmosphère munichoise. Il s'y aigrit et s'encroûte complètement»**

**22 février 1930 : «Hitler m'inquiète énormément ; il fait beaucoup de promesses et ne les tient guère»**

Mais quelle que soit la date réelle de son adhésion sans conditions, sa voie était tracée avant la prise du pouvoir et il ne la quittera plus.

En octobre 1925, Goebbels s'installe à Berlin pour y diriger le développement du Parti indépendamment de Strasser qui en pris ombrage, pour le plus grand plaisir d'un Hitler qui tirait les fils de ses marionnettes avec son habituelle habileté à ce niveau.

À la fin d'août 1926, Hitler nomme Goebbels commissaire à la direction du Gau (District) de Berlin. Il réussit magistralement à propager dans la capitale le national-socialisme et dirige le périodique «Der Angriff » (1927-1933).

Il est élu dès les élections législatives de mai 1928, devenant ainsi, à 31 ans, l'un des douze premiers députés du NSDAP à siéger au Reichstag.

«Nous entrons au Reichstag [...] comme des loups dans la bergerie. » écrit-il dans l'Angriff. Phrase prophétique...

Vers la fin 1929, il gravit un échelon de plus : Hitler fait de lui le chef de la propagande du parti pour l'ensemble de l'Allemagne. Goebbels peut alors donner la pleine mesure de ses talents.



Par une propagande agressive et insistante, il obtiendra des succès spectaculaires aux élections à partir de 1930, année où Hitler, délibérément, lui fait jouer un rôle charnière dans l'éviction du NSDAP des frères Strasser. Gregor sera assassiné durant la nuit les longs couteaux et Otto s'exilera. Goebbels n'en concevra apparemment ni regrets ni remords.

### Magda, égérie ou mère de famille ?

Le rôle qu'elle eut dans la vie de Goebbels et dans le Reich mérite que l'on s'attarde un peu sur sa vie et sa personnalité.

Magda Goebbels, née Behrend en 1901, est la fille d'Oskar Ritschel, un ingénieur, et d'une employée de maison de ce dernier nommée Behrend. Son père biologique ne la reconnaît pas, d'où son nom de naissance, mais lui assurera une éducation digne des jeunes filles de bonne famille de l'époque.

Son premier amour fut Victor Arlosoroff, un jeune juif qui devient plus tard en Palestine une des grandes figures du sionisme avant d'être assassiné en 1933 dans des circonstances mystérieuses et dont certains (Sans réelles preuves mais avec quelque vraisemblance) avancent que Goebbels en serait l'instigateur.

En 1920, la jeune fille de 18 ans fait la connaissance de l'industriel Günther Quandt, âgé de 38 ans, un des hommes les plus riches d'Europe. Elle l'épousera en 1921, ce qui donnera lieu à un tour de passe-passe typique des mentalités allemandes entre les deux guerres. Sa mère s'était mariée avec un Juif, Richard Friedländer, qui l'avait adoptée. Pas question qu'un Quandt épouse une «Friedländer» ! Sa mère divorce donc, son père biologique la reconnaît enfin et c'est Magda Ritschel qui convole avec un riche industriel protestant. Tout va pour le mieux dans le meilleur d'un monde déjà engagé sur la planche à savon.

Ils eurent un fils, Harald, dont nous reparlerons plus loin. Mais Günther avait 2 enfants d'un précédent mariage et il adopte les 3 enfants d'un associé mort accidentellement. La vie de mère de famille nombreuse et de maîtresse de maison n'est pas vraiment ce dont Magda avait rêvé et le ménage vole en éclat. Ayant entre temps repris sa liaison avec Victor Arlosoroff, Magda menace Günther Quandt de faire des «révélations publiques» propres à gêner considérablement ce capitaine d'industrie et obtient de cette manière une confortable pension alimentaire. Charmant caractère.

Redevenue donc célibataire, Magda s'installe à Berlin, s'intéresse au NSDAP et en devient membre en septembre 1930. Elle est fascinée par Goebbels aussi bien que par Hitler et devient rapidement responsable des archives privées de Goebbels puis sa maîtresse.



L'appartement élégant de Magda devient le point de ralliement de la société nazie où Hitler et elle se rencontrent pour la première fois. Il est séduit par l'ambiance de l'appartement et particulièrement par l'hôtesse qui incarne parfaitement le stéréotype de la femme germanique. Elle est l'une des rares personnes de son entourage qui rayonne de charme, qui lui est fidèlement dévouée et qui est aussi capable de soutenir avec lui une véritable conversation. Il semble évident que Magda exerce un attrait puissant sur Hitler et elle éprouve aussi des sentiments pour le Führer. Mais comme la «mission» que la «Providence» a confié à Hitler lui a fait épouser l'Allemagne, et elle seule, il utilise sa grande influence sur les deux pour accélérer le mariage, exerce «d'entremetteur» qu'il jouera souvent.

Joseph Goebbels épouse donc Johanna Maria Magdalena Ritschel le 19 décembre 1931. Elle lui donnera 6 enfants. La propagande fait de Magda l'épouse et la mère de famille modèle de l'Allemagne nazie. Goebbels a cependant, entre 1936 et 1938, une liaison avec une actrice tchèque, Lida Baarova. Ils en eut d'autres, moins tonitruantes, et c'est sur l'insistance d'Hitler que le couple Goebbels ne se sépara pas et que l'actrice tchèque fut bannie d'Allemagne. Des plans des grandes batailles jusqu'aux secrets d'alcôve en passant par la décision de la «Solution Finale», le Führer s'occupait vraiment de tout et de tous !

Magda Goebbels jouera, dans le régime nazi, un triple rôle. Elle est la «première dame du Reich», d'abord sans rivale puis, à partir du 10 avril 1935, faiblement concurrencée par Emmy, la nouvelle épouse de Göring. Au premier rang de toutes les fêtes, elle illustre l'aptitude du régime à séduire les classes dirigeantes. Elle est aussi, par ses six maternités et la solidité apparente de son couple, le symbole de la «mère allemande» telle que le Hitler l'exalte (elle prononce même une allocution radiophonique à l'occasion de la fête des Mères, le 14 mai 1933). Elle est enfin, plus discrètement, l'une des principales compagnies féminines dont le Führer aime s'entourer.



### Enfin le pouvoir :

Le 30 janvier 1933, le Führer est nommé Chancelier par un Hindenburg vieillissant et approchant la sénilité, dans le cadre d'un gouvernement de droite où les nazis n'ont pas la majorité. Mais les loups sont dans la bergerie ici aussi et ils ne tarderont pas à dévorer à belles dents les moutons naïfs qui pensaient pouvoir les «maîtriser». Le 11 mars 1933, un ministère de l'Information et de la Propagande est créé et Goebbels en prend la direction le 14 mars.

C'est lui qui organise la Journée de Potsdam, peu avant le vote de la loi des pleins pouvoirs par le Reichstag, Hitler obtenant le ralliement du Zentrum (Ancêtre du Parti démocrate-chrétien allemand) moyennant des garanties constitutionnelles, verbales, qui ne seront jamais honorées. Hitler n'avait, c'est bien connu, qu'une seule parole, à savoir de ne pas respecter la sienne. Le 21 mars 1933, donc à l'occasion de la séance d'inauguration du nouveau Reichstag élu le 5 mars, Hitler et Goebbels montent en effet une grandiose cérémonie qui est un coup absolument génial : L'inauguration se tient dans l'église de la garnison de Potsdam, le grand autel du prussianisme, là où se trouve la tombe de Frédéric le Grand. De plus, le 21 mars est l'anniversaire du jour où Bismarck a créé le II<sup>ème</sup> Reich, unifiant l'Allemagne pour la 1<sup>ère</sup> fois.

Retransmise en direct à la radio, la cérémonie accueille certes les députés mais aussi toutes les vieilles gloires de l'armée du Kaiser, tous en grand uniforme, ainsi que l'Etat-major au grand complet, le corps diplomatique et les correspondants de presse allemands et étrangers. L'ancien Kronprinz était présent, ainsi que le Feldmarschall von Mackensen, le dernier Maréchal du Kaiser vivant, revêtu de l'imposante tenue et du casque des Hussards à tête de mort. Les ombres de Frédéric le Grand, du Chancelier de fer et du Kaiser planaient au-dessus de l'assemblée. Hindenburg, en entrant, s'incline devant le siège, vide, du Kaiser. Hitler rend un vibrant hommage au vieux Maréchal-président et à «l'union [qui] a été célébrée entre l'ancienne grandeur et la force nouvelle». Hindenburg, ainsi que de nombreux militaires, en a presque les larmes aux yeux. La désagréable parenthèse démocratique de la défunte République de Weimar fut ainsi refermée, voire effacée. Ce fut la le premier succès de masse du nouveau Ministre Goebbels.



### La mise au pas culturelle :

Son rôle est très important dans la mise en place de la dictature nazie et de la diffusion des mots d'ordre. Selon lui, «L'idéal, c'est que la presse soit organisée avec une telle finesse qu'elle soit en quelque sorte un piano sur lequel puisse jouer le gouvernement » et «la critique n'est autorisée qu'à ceux qui n'ont pas peur d'aller en camp de concentration ».

À son arrivée à son poste ministériel, Goebbels met au point le système qui sera étendu ensuite à tous les pays occupés : Il consiste à fermer les frontières à toutes les sources d'information étrangères et à mettre la main sur tous les organes d'information intérieure, cette mainmise s'étendant à la totalité de la vie intellectuelle et culturelle du pays : Presse, édition, cinéma, théâtre et radio dont Joseph Goebbels sut admirablement utiliser l'impact sur les masses.

D'une fidélité absolue à Hitler («Hitler est là. Ma joie est grande. Il me salue comme un vieil ami. Et très attentionné à mon égard. Que je l'aime ! Quel homme ! »), déployant une activité prodigieuse, Goebbels réussit à faire de la propagande une technologie complexe, élaborée et très performante, exerçant ainsi sur les Allemands, sur les alliés du Reich et sur ses ennemis une influence considérable.

«La propagande de Goebbels, dira Hitler, est une de nos armes de guerre les plus efficaces»

Sous son impulsion, les moyens modernes de communication sont développés et utilisés dans l'intérêt du Parti : Radio, informations cinématographiques et même télévision (Dès 1935).

Le 10 mai 1933, 20 000 livres sont brûlés sur la place de l'Opéra à Berlin. C'est la nazification de la culture qui commence par un immense feu de joie d'ouvrages contraires à la doctrine du Parti. Ces autodafés se reproduiront à plusieurs reprises, parfois avec des cibles particulières (Crémation des brochures des Témoins de Jéhovah, par exemple).

Une phrase est souvent attribuée à Goebbels au sujet de ces incendies culturels : «Quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver». Généralement utilisée par ceux qui voudraient nous faire croire que les nazis n'étaient qu'un ramassis d'abrutis, cette citation ne s'appuie sur strictement aucune source et ne se retrouve que dans une obscure pièce de théâtre non-nazie de l'époque ou le «héros» déclame «Ici c'est du tir réglé, quand j'entends le mot culture... je sors mon browning».



Dès septembre 1933, une loi oblige à adhérer à une Reichskulturkammer (Chambre de la culture du Reich) pour pouvoir exercer une profession artistique ou celle de rédacteur en chef d'un journal. Comme cette adhésion est interdite aux «non-aryens», ces professions deviennent ainsi réservées aux seuls «aryens». Les «Chambres» contrôlent toute la vie intellectuelle et artistique, excluant opposants, tièdes et racialement impurs. La même nazification fut appliquée à l'enseignement et aux mouvements de jeunesse. Pendant douze ans, la population allemande vécut sous le matraquage intensif de la propagande nazie.

Il est trop souvent dit que le nazisme s'est installé solidement au pouvoir grâce à la force brutale et à la répression. C'est exact, mais très incomplet. La séduction, dont Goebbels fut, avec Baldur von Schirach, le principal artisan sous la houlette du Führer, est au moins aussi importante dans l'explication de la remarquable réussite de la prise en main du Reich par les nazis.

Goebbels est constamment aux avant-postes dans la radicalisation du régime contre les Juifs, par exemple lors de la Nuit de cristal, dont il apparaît comme le principal exécutant, Hitler en étant bien entendu l'instigateur mais s'effaçant pour laisser le premier rôle à son Ministre, ce qui continue de nos jours à tromper certains quant au qui ordonne quoi dans le IIIème Reich.

Il n'hésite pas à faire figurer ses propres enfants dans un film de 1939 destiné à justifier la politique d'euthanasie des infirmes. Comportement étonnant, quand on sait que Goebbels lui-même a été réformé du service militaire en raison de son infirmité... L'invasion de la Tchécoslovaquie est précédée par l'annonce tonitruante de la soi-disant «terreur tchèque» déclenchée contre les Allemands des Sudètes. Puis ce fut le tour de la «terreur polonaise» envers les Allemands du couloir de Danzig.

### Valet du Führer ou clairvoyant complice ?

Il est de bon ton, dans certains milieux historiques, de réduire le nazisme à de sombres luttes intestines entre tels et tels acteurs de la dictature qui cherchaient à augmenter leurs pouvoirs personnels tout en s'attirant les grâces d'un Führer ectoplasme, hésitant, fou diront les plus violents, passant d'improvisations à improvisations au gré des événements diront les autres. Il n'en fut rien, et Goebbels est une très bonne illustration de la façon dont Hitler dominait totalement ses complices et les emmenait exactement là où il voulait sans leur dire tout mais seulement ce dont ils avaient besoin de savoir pour mener à bien leurs tâches.

Deux petits exemples :

Le 13 juin 1941, juste avant Barbarossa, et alors qu'Hitler s'ingénie depuis juin 1940 à faire croire à tout le monde qu'il vise l'Angleterre, voire l'Afrique ou la route des Indes et surtout pas l'URSS, Goebbels publie dans le «Völkischer Beobachter», organe central du NSDAP, un article «L'exemple de la Crète».

Il y dévoile que l'envahissement victorieux de l'île auparavant occupée par les forces britanniques est à la fois un exercice d'entraînement ultime et la preuve que la Wehrmacht a la capacité technique et matérielle d'envahir l'Angleterre, ce qui va d'ailleurs, assure-t-il, arriver très prochainement.

Des 9 heures du matin, la Police saisit tous les exemplaires du journal et les passe au pilon. Les communications internationales sont coupées vers 9 heures 30. Pendant une semaine, Hitler semble battre froid Goebbels et les milieux dirigeants se gaussent de ce Ministre incapable de tenir sa langue et qui révèle des secrets militaires à la presse.

L'article de Goebbels a cependant pu être communiqué aux USA à temps et aura beaucoup de succès dans la presse anglo-saxonne... qui se fait ainsi, avec une très grande naïveté, le relais d'une superbe mystification nazie !

Le journal de Rudolf Semmler, secrétaire de Goebbels, publié en 1947 en Angleterre et en 1948 en France, lève le voile en relatant les coups de téléphone inquiets que des chefs de service du Ministère de la propagande lui ont passés ce matin là : «[Ils ne se doutent pas] qu'un jeu de dupes, habilement mené, se déroule ; que Goebbels a ordonné lui-même que le numéro soit saisi, et que son article a été écrit après une consultation avec l'état-major général et avec Hitler lui-même»

Tous les acteurs de ce trucage magistral savaient très bien que les correspondants de presse étrangers disposaient des journaux allemands dès 7 heures du matin et câblaient immédiatement les nouvelles importantes à leurs sièges. En saisissant trop tard le numéro et en coupant trop tard les communications internationales, le tout à dessein, les nazis donnèrent du brillant et de la «vérité» à cet article et tout le monde est tombé dans le panneau, y compris les fonctionnaires affolés du Ministère de la propagande. Quant à Goebbels, il continua à voir son Führer quotidiennement, comme d'habitude, mais «Son chauffeur, avant de le conduire à la Chancellerie, change le numéro de sa voiture contre un autre, anonyme. A l'intérieur de l'auto, Goebbels dissimule son visage derrière [un journal] pour qu'on ne le remarque pas » (R. Semmler, *op. cité*).

Dans son Journal, Goebbels confirme, avec moins de détails, et nous apprend qu'il répand également des rumeurs au sujet d'un prochain voyage de Staline à Berlin, dupant même des Ministres du Reich, notant au sujet d'une conversation avec Robert Ley : «Je fais répandre des rumeurs extravagantes : que Staline va venir à Berlin, que les drapeaux rouges sont déjà confectionnés, etc. Le Docteur Ley appelle. Il est tombé complètement dans le panneau. Je ne le détrompe pas» Grâce à ces manipulations, les Allemands, y compris des Ministres nazis, et le monde entier continuent de croire que c'est bien l'Angleterre qui est visée, pas l'URSS. Staline lui-même est tombé dans le piège, faisant envoyer à son Ambassade à Berlin un télégramme annonçant qu'il acceptait une rencontre... la veille du début de Barbarossa !

Cependant, ce n'est que le 15 juin que Hitler apprendra à Goebbels la date du déclenchement de l'invasion à l'Est. Il restera de la même manière à de grandes distances des décisions secrètes du Führer, comme celle de la mise en place de la «Solution Finale» en 1942, son rôle n'étant pas essentiel dans l'industrialisation du judéocide. Il l'apprendra, et donc le cautionnera, mais plus tard. Beaux exemples de la façon dont fonctionne le Reich : Au sommet, Hitler prend seul les décisions. Généralement, Himmler et Goering en sont informés, ils forment le second échelon de la dictature (Pour Goering, systématiquement jusqu'à la mi-1941, un peu moins après semblerait-il). Les autres ne disposent que des détails nécessaires à leur travail et n'en apprennent plus que lorsqu'il est trop tard pour s'y opposer, y compris les responsables du 3ème échelon comme Goebbels et Ley.

### Et que s'ouvrent les portes de l'Enfer :

Alors que les choses se compliquent pour le Reich dès fin 1941, Goebbels fait feu de tout bois : Pendant toute la durée de la guerre, il exploite presque quotidiennement les actions et menaces qui pèsent sur les civils allemands présents aux USA et en Grande-Bretagne, traitant à loisir Churchill et Roosevelt de «criminels de guerre», invectives qui augmenteront proportionnellement au tonnage de bombes alliées déversées sur les villes allemandes.

Il se délectera également à révéler en avril 1943 la découverte par la Wehrmacht des charniers de Katyn d'où furent exhumés les corps des officiers polonais massacrés par les Soviétiques. Que des slaves russes aient appliqué à des slaves polonais les méthodes utilisées par les nazis envers tous les slaves ne les a pas choqués, mais l'occasion était trop belle. Suite à la chute de Stalingrad, Goebbels prononce le 18 février 1943 l'un de ses plus importants discours au Sportpalast de Berlin. Conscient que l'Allemagne court maintenant un risque mortel, il fait approuver par 15 000 délégués le concept de guerre totale. Il conclut son discours par cette phrase : «Et maintenant peuple, lève-toi, et toi, tempête, déchaîne-toi». Peuple ! Volk. Tempête ! Sturm.

Il devient «plénipotentiaire pour la guerre totale» en juillet 1944. Le ministère de la Propagande, au service de «La sainte croisade du XXe siècle contre le bolchevisme », mobilise les troupes allemandes et le reste de la population au fur et à mesure que la situation militaire se détériore. Il est directement responsable des Volksturm, troupes de réserve composées de gamins, de vieillards et d'éclopés qui se firent allègrement tuer sans aucun résultat militaire notable, mis à part confondre un convoi de la Division Charlemagne avec des véhicules de l'Armée Rouge et faire sauter un pont, ce qui obligea les 300 Waffen-SS français du bataillon Fenet à abandonner leurs camions et rejoindre Berlin à pied fin avril 1945.

Goebbels jouera un rôle essentiel dans l'échec de la conspiration du 20 juillet 1944, lorsque des officiers aristocrates, qui avaient suivi fidèlement Hitler quand il les menait à la victoire, se retournèrent contre lui lorsque les défaites s'accumulèrent : La bombe de von Stauffenberg n'a pas tué Hitler mais les conjurés de Berlin ne le savent pas et lancent le coup d'état. Goebbels mets en contact téléphonique direct avec Hitler le major Otto Ernst Remer qui participe à la prise de contrôle de Berlin sans être du complot mais par obéissance aux ordres de ses supérieurs. Le putsch s'écroule et von Stauffenberg est fusillé illico, les autres conjurés ne perdant rien pour attendre.

Alors que l'Allemagne est frappée de tous côtés, Goebbels tente de relever son moral en faisant force publicité aux «armes secrètes et imparables ». Jusqu'au bout, Goebbels ranime le courage des combattants et va même jusqu'à lancer l'organisation de groupes de «partisans» destinées à se battre sur les arrières du front, le «Wehrwolf» (Loup-garou), qui eut une courte et peu efficace existence. Il ira également sur le Front de l'Est «intrôniser» devant les caméras des volontaires russes (Voir photo PK) alors qu'il les méprisait probablement autant que Hitler, mais il s'agissait de donner un peu de corps à la légende de «L'Europe unie contre le bolchévisme ».

Cette active présence, alors que tout va mal, permet à Goebbels de se rapprocher encore davantage de Hitler. A Nuremberg, Goering l'admettra en déclarant : «Cette influence [De Goebbels] qui était très faible, a subi des oscillations de temps à autre, mais elle a beaucoup augmenté pendant les dernières années de la guerre»

### Dernier acte :

Il suit son Führer jusqu'aux derniers jours du Troisième Reich. Il a fait venir, dans le bunker de la Chancellerie, sa femme et leurs six enfants. Fin avril 1945, l'étau soviétique se referme sur Berlin. Hitler épouse Eva Braun et Goebbels est son témoin ainsi que Martin Bormann.

«Magda Goebbels dispute à Eva Braun et à Hanna Reitsch la vedette parmi les grands rôles féminins du dernier acte. Elle place sa fidélité à Hitler non seulement dans le suicide au côté d'un mari qu'elle ne chérissait plus guère, mais dans le meurtre de leurs six enfants, qu'elle a préalablement amenés dans le bunker et qui en ont égayé, pendant quelques jours, la lourde ambiance. En revanche, à Harald Quandt, le fils né de son premier mariage, elle écrit de vivre et de rester un bon Allemand. Bien que le dénouement ait lieu le 1er mai, au lendemain de la mort de Hitler, il faut se demander si celui-ci ne joue pas, là encore, un rôle prépondérant. La macabre décision était-elle vraiment celle de Magda ? Joseph l'avait-il formulée le premier ? Agissait-elle par amour pour le Führer ? Etait-elle hésitante ou froidement résolue ?» (F. Delpla in «Les tentatrices du diable»)

Dans son testament politique, Hitler nomme le grand amiral Dönitz Président du Reich et Goebbels Chancelier. Puis il se suicide avec Eva le 30 avril, après une dernière tentative de Magda Goebbels qui surgit en suppliant de voir le Führer, réussit à pousser Günche de côté, à entrer dans la pièce pour se faire renvoyer par Hitler. Elle regagna sa chambre en sanglotant. Goebbels et son épouse ne veulent donc pas survivre à leur Führer. Goebbels se donne la mort au soir du 1er mai 1945 avec Magda, après avoir assassiné leurs six enfants âgés de 3 à 12 ans : Helga (12 ans), Hilde (11 ans), Helmuth (9 ans), Holde (8 ans), Hedda (6 ans) et Heide (3 ans). Tout comme Hitler et Eva Braun, les corps sont partiellement brûlés par les SS de la Chancellerie.

Nous ne savons toujours pas, selon nos sources, qui a administré la mort aux enfants Goebbels qui croyaient recevoir un médicament destiné à les endormir pour un voyage en avion qui les emmènerait à Berchtesgaden. Pas lui, cela est clair. Magda, un médecin SS, un infirmier hongrois présent dans le Bunker par hasard ? Maigres

polémiques, l'infanticide est avéré. La famille Goebbels s'immole en totalité sur l'autel du nazisme en perdition. Leur honneur était leur fidélité, affirmaient-ils. La vue des photos de ces très jeunes enfants qui aimaient bien jouer avec «Tonton Adolf» peut plutôt nous porter à estimer que leur fidélité fut leur déshonneur, mais nous n'étions pas à leur place.

Citons cependant la dernière lettre de Magda, écrite à son fils Harald le 28 avril 1945 : *«Les enfants sont merveilleux. Sans aide, ils s'aident eux-mêmes, dans ces conditions plus que primitives. Dormir par terre, pouvoir ou non se laver, avoir ou non à manger ne suscite pas une plainte ou une larme. Les explosions secouent le bunker. Les plus grands protègent les plus petits et leur présence ici est une bénédiction, ne serait-ce que du fait qu'ils provoquent, de temps en temps, un sourire chez le Führer. Hier soir, le Führer a enlevé son insigne d'or du parti et l'a épinglé sur moi. Je suis fière et heureuse. Puisse Dieu m'accorder la force d'accomplir l'acte final, le plus dur. Nous n'avons plus d'autre but que la loyauté envers le Führer jusqu'à la mort et le fait que nous puissions finir nos vies avec lui est une bénédiction du destin que nous n'aurions jamais osé espérer»* Jusqu'au bout, c'est la main et la pensée du Führer, même posthumes, qui guident les Goebbels.

Ce suicide, comme celui d'Hitler et de Himmler (Le suicide de ce dernier étant toujours sujet à de très vives controverses de nos jours), est très regrettable. La comparution de Goebbels à Nuremberg aurait très certainement permis de lever d'autres coins du lourd voile de mensonges qui recouvre encore aujourd'hui ses activités. Regrettons également, dans le même registre, les condamnations à mort de Nuremberg. Parfaitement justifiées sur le plan légal et moral, ces condamnations ont envoyé à la potence des hommes qui avaient encore beaucoup de choses à révéler à condition d'être interrogés non pas par des procureurs mais par des historiens capables de s'y retrouver dans les tortueux méandres de leurs explications.

### L'«héritage» :

Le Journal tenu par Goebbels de 1923 à 1945 est un document important pour les historiens. Il comporte 29 volumes édités intégralement mais tardivement par l'Institut für Zeitgeschichte (Institut d'Histoire contemporaine de Munich), les premières éditions partielles chez Saur datant de 1987 à 1995. On y découvre, de l'intérieur, le fonctionnement complexe du système nazi, l'idolâtrie de Goebbels vis-à-vis de son maître, et surtout la machine à manipuler les esprits que dirige Goebbels.

Trois idées serviront à alimenter jusqu'à la fin ses propres illusions sur la victoire finale alors que les troupes soviétiques et occidentales sont en train d'écraser le Reich : les Juifs, responsables du mal par définition, les Slaves «bolcheviques», autre incarnation du mal, et les promesses de lendemains meilleurs. On y découvre aussi la psychologie d'un personnage-clé du nazisme, niant les crimes nazis avec véhémence et s'indignant des «bombardements criminels» des villes allemandes, si bien qu'on finit par se demander s'il écrivait pour manipuler aussi la postérité ou s'il croyait en son propre discours.

Le style étant fréquemment grandiloquent, certains avancent que Goebbels écrivait en pensant être lu plus tard, expliquant ainsi pourquoi le texte dérive progressivement vers l'auto-justification et la recherche de coupables pour expliquer la défaite de plus en plus probable de l'Allemagne nazie.

Mais cette hypothèse est en contradiction flagrante avec le côté souvent hésitant, parfois mal assuré avec lequel l'auteur se pose des questions au sujet desquelles il n'a pas de réponses, comme par exemple la question de savoir qui a incendié le Reichstag. Ces hésitations, aveu de son manque d'informations et donc de son éloignement du cercle premier de la dictature, auraient été soigneusement évitées si un espoir de publication à posteriori en avait motivé l'écriture ainsi, très probablement, que la censure de ses vives critiques d'Hitler dans les années 20.

Le judéocide n'est abordé que de manière vague, notamment à travers la formule plusieurs fois répétée selon laquelle il faudrait «couper les ponts». Il est cependant évident que Goebbels était informé, même si tardivement, et qu'il a, en tant que Gauleiter, participé de manière active à la déportation en masse des Juifs de Berlin et alentours.

### Une biographie contestée :

Un livre de David Irving, qui, bien qu'étant un falsificateur négationniste notoire, connaît son sujet, "Joseph Goebbels", a été vivement critiqué par Monsieur Gordon Graig : *« La biographie de Goebbels de David Irving ne va pas conduire à un réexamen de la part des lecteurs et ne va pas même les convaincre que son sous-titre constitue une estimation précise de la place occupée par son personnage dans la hiérarchie nazie. Il est clair, lorsque nous observons Goebbels en tant que Ministre de la propagande essayant de déceler les intentions de Hitler, que le Führer était le fondement de toute l'inspiration et de toute l'autorité du Troisième Reich. Mais Goebbels fut l'instrument à travers lequel ses décisions étaient communiquées, expliquées et justifiées devant le peuple allemand et les autres peuples qui pouvaient capter la retransmission [...] En tant que biographie, le livre connaît des lacunes et est bien moins satisfaisant par exemple que [...] »* Voir nos [sources](#) pour lire la suite de l'analyse très pertinente de M. Graig.

### Conclusion :

Joseph Goebbels nous paraît être un exemple extrêmement caractéristique des ravages que la ruse nazie a pu engendrer. Rejeton handicapé, physiquement et moralement, de la République de Weimar, moulé dans les frustrations sociales, économiques et culturelles de l'Allemagne vaincue en 1918, il a trouvé, dans son Führer, la solution à tous ses problèmes. Avide d'idéalisme, quitte à ce qu'il s'agisse d'un idéalisme raciste et frelaté, vivement désireux de marquer de

son empreinte la résurrection de l'Allemagne d'après 1918, quitte à ce qu'il s'agisse d'une Allemagne criminelle et agressive, il est tombé dans tous les pièges tendus par son Führer et l'a fidèlement servi, sans poser trop de questions, sans états d'âmes, jusqu'au bout, sacrifiant sans hésitation ses propres enfants sur l'autel de la «fidélité».



Ils furent nombreux ceux qui, comme Goebbels, se laissèrent prendre aux chants des sirènes hitlériennes, crurent jusqu'à la mort au bien-fondé de l'idéologie nazie, en l'inaffabilité du Führer et se laissèrent entraîner à sa suite et sous sa direction vers des abîmes criminels d'une profondeur inouïe, le tout sans murmurer, sans protester, voire même en rajoutant pour plaire au Chef. Il y eut certes parmi les cadres du régime des sadiques, des névrosés et autres clients potentiels des psychiatres et des neurologues. Mais ils n'étaient pas cadres de haut niveau. A la tête du Reich se trouvaient des hommes intelligents, cultivés, compétents, réfléchis et efficaces. S'ils avaient été de véritables malades mentaux, ils n'auraient pas pu obtenir les sinistres succès que nous connaissons et continuer, de nos jours, à en mystifier plus d'un. Qu'il est fascinant, flamboyant, le mensonge nazi ! Capable, comme le soleil, de brûler les yeux et, comme Belzébuth, de polluer les âmes de ceux qui osent le regarder en face. Nous nous y sommes risqué, en avons assumé les dangers et espérons nous en être sorti sans dégâts majeurs. Les lecteurs d'Histomag'44 en jugeront.

#### Ouvrages cités :

Rudolf Semmler, «Journal du secrétaire de Goebbels », La Jeune Parque, 1948.

William L. Schirer, «Le troisième Reich des origines à la chute», Stock, 1961

Joseph Goebbels, «Journal», Munich, Saur, 1987-1995, traduction française publiée en 2005 et 2006 en 2 tomes (1923-33, 1933-45) aux éditions Taillandier.

Magazine «L'Histoire» N°312.

François Delpla :

«La ruse Nazie», France Empire, 1997.

«Hitler», Grasset, 1999.

«Les tentatrices du diable», L'Archipel, 2005 (Pour ce qui concerne Magda Goebbels)

«Nuremberg face à l'histoire», L'Archipel, 2006.

Sites Internet :

Gordon Graig (Visite recommandée) :

<http://www.republique-des-lettres.fr/229-joseph-goebbels.php>

Autres :

<http://www.crrl.com.fr/archives/concours/biographie/goebbels.htm>

<http://www.seconde-guerre.com/biographies/biographie-n-goebbels.html>

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Magda\\_Goebbels](http://fr.wikipedia.org/wiki/Magda_Goebbels) qui tire visiblement bon nombre de ses informations de Anja Klabunde, «Magda Goebbels», Éditions Taillandier, Paris, 2006.

#### Remerciements :

Tout d'abord merci à François Delpla qui n'a pas hésité à faire un petit bout de chemin en compagnie d'un amateur semi-éclairé, nous épargnant ainsi quelques erreurs et omissions, entre autre au sujet de Goering. Un grand merci également à Robert «Baugnez44» et à Jordi «Charlemagne47» qui ont bien voulu relire le texte et nous signaler quelques compléments surtout pour ce qui concerne les débuts de Goebbels.



2ÈME PARTIE

A 5 heures et demie de l'après-midi, le Lieutenant Colonel Gauvreau quitta alors sa position défensive de l'ouest d'Aubigny, et reprit sa marche derrière les « Cameron », comme cela était prévu dans le plan initial. Au cours de la fin de la nuit du 16 au 17 août 1944, les « Saskatchewan », sortant de la « Cité » intra-muros de Falaise, débouchèrent sur la rue Georges Clémenceau pour occuper Guibray. Ils furent d'abord arrêtés par un petit groupe de Waffen S.S. abrités dans une tranchée creusée sous les arbres du parc de la Fresnaye, au bord sud de la vallée du Marescot, puis au niveau de la gare, enfin au jardin public, où un tireur allemand s'était juché dans un arbre et tirait ainsi dans les chenillettes d'infanterie canadienne qui n'avaient pas de toit de protection. La progression ne put reprendre que lorsqu'il fut tué. De l'autre côté de la rue Clémenceau, des piliers de la grille d'entrée de la maison A. Lefèvre, puis de la maison elle-même, les Waffen S.S. mitraillèrent les « Saskatchewan » lorsqu'ils arrivèrent au carrefour de la route de Livarot. Tournant alors à l'est, les Canadiens atteignirent le premier passage à niveau de la route de Livarot, le 17 août, à trois heures du matin; puis, glissant au sud, celui de la route de Trun, en passant par la rue de Rugles, un peu après quatre heures, malgré la résistance opiniâtre des jeunes soldats allemands. Les « Saskatchewan » reçurent alors l'ordre du Général Young de s'organiser sur ces deux points en position défensive, mais ils étaient tellement épuisés physiquement et moralement par cette pénible attaque de nuit qu'il fallut toute l'énergie du Lieutenant Colonel Clift pour que ces points d'appui défensifs soient constitués sérieusement. En prévision d'une contre-attaque des blindés allemands à l'aube, selon une technique que les chars de la 12<sup>ème</sup> Panzer S.S. avaient utilisée bien des fois dans la plaine de Caen-Falaise, ces points d'appui furent renforcés en canons anti-chars.

Le commandant du « South Saskatchewan » plaça son poste de commandement à Saint-Marc et, après avoir inspecté le point d'appui du premier passage à niveau de la route de Livarot (celui du chemin de fer de Berjou), plaça des guetteurs sur la ferme Rolland : Éraines étant toujours tenu par les soldats de Kurt Meyer, une contre-attaque était possible venant de ce côté. Patrouillant à l'aube vers le sud, quelques fantassins des « Saskatchewan » avaient été arrêtés par une arme automatique postée au carrefour de la rue Lebailly, de la rue Notre-Dame et de la rue Aristide Briand. Ils ne savaient pas que le tireur avait été tué par leur riposte, et avaient regagné leur point de départ à la périphérie est de la ville sans insister davantage. Peu de temps après cet accrochage, les défenseurs allemands de Guibray se postèrent au Caudet et dans le chemin de Vaux pour gêner le débouché sud de Falaise sur la route d'Argentan. De leur côté, les « Cameron » dont les liaisons étaient médiocres, à peine sortis du marécage du Val d'Ante, se heurtèrent à la porte Philippe-Jean, défendue par les grenadiers de la 12<sup>ème</sup> Waffen S.S. Il est curieux de noter que cet endroit rétréci et abrupt, conçu au Moyen-Age pour défendre la ville contre des attaques d'arcs, de flèches et, à la rigueur, de bombardes avec des boulets, se soit révélé être encore un obstacle sérieux dans la guerre moderne! Devant cette résistance sévère, les « Cameron » ne s'obstinèrent pas et glissèrent plus au sud; ils contournèrent le pied du château, et se dirigèrent ensuite vers la ville, à travers les Bercagnes. Celles-ci, avant la guerre, étaient une jolie promenade plantée d'arbres magnifiques datant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais les bombardements, et surtout celui de la nuit du 12 au 13 août 1944 où 144 appareils du « Bomber Command de la R.A.F. » avaient lâché des tonnes de bombes sur la ville, l'avaient creusée de cratères et jonchée des troncs énormes des arbres abattus, créant ainsi des obstacles sérieux pour les chars. Il suffisait de quelques tireurs allemands isolés pour gêner considérablement la progression de l'infanterie, si bien qu'au lever du jour, les « Cameron » essayaient encore de sortir du désordre des Bercagnes. Une vue plus correcte de la situation permit cependant, dès que le soleil fut levé, la progression de leur colonne et, à 7h30, ils passèrent devant l'Église Sainte-Trinité, après un accrochage au niveau de la prison. Quelques heures après, selon leur coutume, ils faisaient sonner les cloches de l'église Sainte-Trinité. Ils ne savaient pas que c'était pour la dernière fois.

A 7 h 30 à la réunion des officiers de la Brigade, le général Young donna ses instructions pour la journée du 17 août 1944. Les « South Saskatchewan » resteraient sur leurs positions défensives. De leur côté les « Cameron » termineraient leur action jusqu'à la rue Lebailly puis, précédés d'un escadron du 14<sup>e</sup> Hussards du Canada, 8<sup>ème</sup> Régiment de Reconnaissance Divisionnaire, et d'un escadron du 27<sup>ème</sup> Régiment Blindé « Sherbrooke », ils occuperaient, au sud de Falaise, Saint-Clair-de-Vaux et Couvigny, puis s'y installeraient en position défensive. Enfin le régiment des « Fusiliers Mont Royal » devrait réaliser le nettoyage complet de la ville, au besoin avec l'aide de la 4<sup>e</sup> Brigade d'Infanterie canadienne du Général S. Lett.

A 11h45 la colonne des « Cameron » s'ébranla de la rue Paul-Doumer, précédée d'abord de l'escadron du « Sherbrooke », lui-même précédé d'un escadron du 14<sup>ème</sup> Hussards. Au niveau du bas de la rue Lebailly, au début de la rue des Ursulines, un grenadier de la Waffen S.S. tira par la fenêtre du n°2 de la rue Lebailly (maison Bougy) des coups de « panzerfaust » sur les chars de la colonne, détruisant un véhicule blindé et un char. Plus loin, un peu avant le passage à niveau de la route d'Argentan, la colonne blindée de la 2<sup>ème</sup> Division d'Infanterie canadienne essuya le feu des simples armes individuelles des grenadiers allemands repliés de Guibray, mais cette attaque ne ralentit pas sa marche vers le sud. C'est ainsi qu'à midi et demi, les « Cameron » arrivés à Saint-Clair, s'organisaient sur la coupure nord du « Traine feuilles » et nettoyaient ensuite Couvigny. Dans ce dernier village, leur progression fut longtemps retardée par un tireur de la Waffen S.S. caché dans un arbre de la propriété Baloud; elle ne reprit que lorsqu'il fut tué par la mitrailleuse d'une chenillette. Dans le hameau de Couvigny, les Canadiens rencontrèrent Julien Flais, de Moulines, membre d'un réseau de Résistance, qui leur indiqua qu'il y avait dans la ferme Gervais, à Saint-Pierre-du-Bû, un groupe de vieillards et de religieuses, replié de l'Hospice de Falaise, et à proximité, un petit groupe de soldats de la Wehrmacht, candidats bénévoles à la captivité. Sortant de leur secteur, ils allèrent donc en reconnaissance, avec une auto mitrailleuse blindée et des jeeps, à la ferme Gervais, capturer les prisonniers et distribuer du chocolat. Ces derniers leur firent fête, tout heureux de leur venue qui signifiait, pour tous, la fin du cauchemar des combats. Les Canadiens retournèrent ensuite avec leurs prisonniers à la base de Couvigny. Quelques instants plus tard, alors que tout le monde se promenait sans crainte dans la cour de la ferme Gervais, un déluge d'obus tomba sur Saint-Pierre-du-Bû. Ils étaient tirés par l'artillerie de la 53<sup>ème</sup> Division d'Infanterie galloise qui préparait ainsi l'attaque de Saint-Pierre-du-Bû, prévue pour le lendemain.



Grenadiere de la 12<sup>ème</sup> SS.

Lors d'une accalmie, on releva quatre morts et plusieurs blessés; ceux-ci furent emmenés à l'hôpital de l'Orphelinat de Giel, par une ambulance alertée par le neveu de la Supérieure, Mère Saint-Charles. Malgré les soins du Dr Regner et du Dr de Maulmont, Sœur Sainte-Véronique, terriblement blessée, devait décéder dans la nuit. Plus au sud, une patrouille de l'Escadron Divisionnaire poussa jusqu'à Rochefort, sur la route d'Argentan, sans rencontrer de troupes allemandes. Elle donna l'ordre aux civils réfugiés et aux cultivateurs de se replier sur Falaise. Elle se dirigea ensuite jusqu'à la « Cartoucherie » sans rencontrer d'opposition. Elle aurait pu, d'ailleurs, aller jusqu'à Argentan sans rencontrer beaucoup de troupes allemandes, en cet après-midi du 17 août. Le Régiment « Mont-Royal » avait été chargé de nettoyer la ville des tireurs isolés de la 12<sup>ème</sup> Panzer S.S qui y maintenaient encore l'insécurité, selon les ordres qu'ils avaient reçus. L'on se battit dans le château de la Fresnaye où l'on enterra, dans le parc, dix Canadiens et quatre Allemands; et surtout, dans l'îlot limité par la rue des Prémontrés, la rue Saint-Jean, la rue des Ursulines, la rue Lebailly et la rue Aristide-Briand, où une partie importante des « snipers » s'étaient, petit à petit trouvés refoulés. « Snipers » était le nom sous lequel les Anglais désignaient les tireurs isolés, alors que les Canadiens Français les appelaient des « canardeurs ». De cet îlot, ils rendaient peu praticables, en dehors des blindés, les deux artères nord-sud de la ville : la rue Clemenceau et la rue des Ursulines. Il était donc indispensable de les réduire pour permettre la circulation des renforts venant du nord de Falaise pour les troupes se battant au sud.

Petit à petit, les Waffen S.S. durent quitter la propriété Lefèvre, puis les maisons de la rue Lebailly, et finalement, furent contraints de se réfugier dans l'École Primaire Supérieure de Jeunes Filles, ancien bâtiment de l'abbaye Saint-Jean-Baptiste dont les murs épais étaient entourés d'une muraille élevée et continue. Les Waffen S.S. trouvèrent, à cet endroit, du ravitaillement alimentaire qui y avait été laissé par des troupes allemandes de passage.

Tirant des étages supérieurs, les jeunes de la « Hitlerjugend » rendaient l'approche de ce point fort absolument impossible aux fantassins du « Mont-Royal ». Vers 18 heures, le nettoyage de la ville était terminé par la neutralisation de 12 à 15 « snipers », mais les défenseurs de l'École Supérieure résistaient toujours. Pendant ce temps, les soldats canadiens avaient appris avec étonnement que les ruines de Falaise contenaient encore des habitants vivants. Dès 10 heures du matin, le petit groupe de Pierre Lair, maire-adjoint de Falaise, passant outre aux consignes d'un grenadier S.S. qui convoyait un prisonnier canadien vers La Hoguette, et qui lui donnait l'ordre d'évacuer vers Trun, avait décidé de rejoindre la ville par le Caudet. A 11h30 en arrivant sur la route d'Argentan, ils tombèrent nez à nez avec les premiers chars de la colonne des « Cameron » qui allaient occuper Saint-Clair et qui traversaient la place Reine-Mathilde. Les responsables canadiens les dirigèrent aussitôt sur la place Saint-Gervais. Là, le Commandant Kerr-Smiley, donna à Pierre Lair, au titre de maire de la ville (Duties as mayor of town), le droit de séjourner à Falaise avec sa femme, ses deux jeunes fils et son commis Albert Desportes, à condition qu'il en soit responsable. A midi, alertée par Pierre Meuleman, une voiture blindée canadienne descendit à Vaux pour donner l'ordre aux 300 réfugiés qui y étaient cantonnés de quitter cet endroit pour la place Saint-Gervais, où des camions les conduiraient au château de Torps, et au besoin, au Lycée Malherbe, à Caen, aménagé en centre d'accueil. Devant l'hésitation de certains Falaisiens, ils précisèrent que la zone de Vaux risquait d'être l'objectif d'un tir de l'artillerie canadienne, en cas de contre-attaque allemande sur Falaise. Vers deux heures de l'après-midi, sous une chaleur accablante, la colonne des réfugiés de Falaise remonta le chemin de Vaux, passa devant le champ de courses et, par le chemin de Caudet, la place Reine-Mathilde, la rue Aristide-Briand et la rue Clémenceau, gagna la place Saint-Gervais. L'on se battait encore dans la propriété. Lefèvre, et tout le monde accélérât le pas au niveau du jardin public.



Panzer IV Lang en Normandie, appartenant à la 12<sup>ème</sup> SS Pz et équipé de *Schürzen*

En haut de la rue Clémenceau les réfugiés croisèrent une colonne de fantassins canadiens remontant vers Guibray, à la file indienne, et, un peu plus bas, ils assistèrent avec étonnement au déblaiement de la rue par une machine qu'ils n'avaient jamais vu : un bulldozer. Grossis du petit groupe de la Vallée avec Mme Langlois et de celui du chemin de fer d'Éraines avec R. Triboulet, les réfugiés de Falaise arrivaient à atteindre l'effectif de 350. Les Canadiens, et en particulier le Commandant Kerr-Smiley, chargés des civils, se rendirent compte alors qu'ils n'auraient jamais assez de camions disponibles pour évacuer tous ces Falaisiens, le jour même, sur Torps. Ils décidèrent alors de les entreposer, pour la nuit, en grande partie dans l'Église Sainte-Trinité, qui avait été assez peu touchée par les bombardements et les combats.

Un centre de ravitaillement fut rapidement monté pour les civils, dans la maison Maheut, rue Blâcher, et des soins médicaux furent donnés aux petits blessés et aux malades par les médecins du Régiment « Mont-Royal », stationnés place Guillaume-le-Conquérant. Les soutiens spirituels ne leur manquèrent pas et, à 4 heures de l'après-midi, le Capitaine C. E. Beaudry, aumônier du « Mont-Royal », organisa dans l'église Sainte-Trinité, une cérémonie religieuse, avec sermon de circonstance, et distribua la Communion en viatique. Il baptisa ensuite avec l'eau du bidon d'un soldat canadien, deux nouveau-nés qui, vu les événements, n'avaient pu l'être jusqu'ici. Il s'agissait de Daniel Trolongt et de Germain Wlasta de la paroisse Notre-Dame de Guibray. Ce fait est relaté sur le registre paroissial de la Trinité à la fin du chapitre de 1944 et est certifié par Pierre Blin et Madeleine Colin, « témoins oculaires ». Il a été de plus confirmé en 1974 par le baptiseur lui-même, devenu Mgr Beaudry, aumônier général de l'Armée canadienne, lors d'une visite de ce dernier lors des fêtes anniversaires du débarquement, lequel s'excusa avec humour de n'avoir pas à l'époque rédigé en règle l'acte de baptême officiel ! La bataille, toutefois, n'était pas terminée dans la ville.



Batterie antiaérienne Flak 38 de 20 mm

Refoulé petit à petit de la propriété Lefèvre et de la rue Lebailly, un petit groupe des Waffen S. S. résistait toujours dans l'École Primaire Supérieure de Filles. Il ne comportait aucun officier, mais peut-être un sous-officier. Quel était l'effectif de ce groupe de « Snipers »? L'officier de renseignements du Régiment « Mont-Royal », après enquête auprès des prisonniers Waffen S. S. blessés, crut comprendre qu'ils étaient 60, alors que c'était l'effectif total des troupes allemandes à Falaise, le 16 à l'aube. Cet officier apprit également des civils l'existence d'un ravitaillement possible des assiégés, ce qui rendait leur capitulation par la faim illusoire. Il fallait donc que le régiment « Mont-Royal » entreprenne l'assaut de cet immeuble. A 6 heures du soir, après avoir percé au canon antichar des trous dans le mur d'enceinte, un groupe de dix hommes du Régiment « Mont-Royal » entra dans la cour, mais en fut rapidement repoussé avec des pertes. Deux Canadiens, qui tiraient par une fenêtre de la maison Rault, rue Saint-Jean, avec une arme automatique, furent tués par la riposte des Waffen S.S. assiégés. A 7 heures du soir, la section d'assaut de l'escadron de reconnaissance du 14<sup>ème</sup> Hussards tenta une nouvelle attaque qui fut également repoussée. Le Lieutenant Colonel Gauvreau, se rendant compte que la réduction de ce point fort défendu par des soldats d'élite décidés à se battre jusqu'au bout, ne pourrait être obtenue que par une attaque très sérieuse, bien étoffée en moyens de feu, reporta l'assaut à 2 heures du matin, lorsqu'il en aurait réuni tous les moyens. Dans leur réduit, les 16 assiégés savaient que leur résistance touchait à sa fin. Ils désignèrent les deux plus jeunes pour se glisser, à la faveur de la nuit, par la rue Lebailly et la route de Trun, à travers les lignes du « Saskatchewan », pour rendre compte au Général S.S. Kurt Meyer de la situation, et assurer qu'ils rempliraient leur mission retardatrice jusqu'au bout. Ces deux soldats de 18 ans réussirent leur évasion: ils rejoignirent, le 19, l'état-major de la 12<sup>ème</sup> Panzer S.S à Nécly, où ils firent leur rapport. La nuit s'était abattue sur la ville, trouée par les lueurs des incendies dans les ruines. Les 300 Falaisiens réfugiés somnolaient vers minuit dans l'église Trinité, lorsqu'on entendit des chasseurs-bombardiers passer, volant bas. C'était un petit groupe d'avions allemands qui, éliminés le jour, du ciel, par la chasse alliée essayaient de troubler l'offensive canadienne par une attaque de nuit. Les avions à croix noire lancèrent des pots éclairants et des bombes incendiaires sur le quartier de la place Guillaume, où stationnaient des camions canadiens éparpillant leur cargaison sur toute la ville.

L'incendie s'alluma dans les maisons de la place Guillaume et dans le toit de l'église Trinité. La charpente brûla; les vitraux, sous l'effet de la chaleur éclatèrent; la voûte de bois du chœur s'effondra, embrasant les stalles; mais les voûtes de pierre de la nef du XV<sup>e</sup> siècle tinrent bon. Quelques femmes, dans la foule des Falaisiens, hurlaient de terreur. Certains réfugiés, perdant tout contrôle logique de leurs actes, se précipitèrent sur les portes, voulant fuir. Mais le danger était bien plus grand sur la place que sous la protection relative des voûtes de pierre, et les Canadiens réussirent à fermer les portes de l'église. Dès que le raid fut terminé et, s'il fut court en réalité, il parut bien long aux réfugiés, la plus grande partie des Falaisiens quitta l'église par la sortie latérale sud, et passa la nuit à la belle étoile, éclairés par le brasier de la place Guillaume.

Cependant, le Lieutenant Colonel Gauvreau avait réuni sa troupe d'assaut contre les défenseurs de l'École Primaire Supérieure; il disposait de 100 hommes, munis de chenillettes blindées avec mitrailleuses et mortiers de 4.2 pouces, ainsi que d'un groupe de canons anti-chars. A 2 heures du matin, le 18 août, l'attaque fut déclenchée. Elle n'eut d'abord pas de succès, malgré une pluie d'obus de mortier contre les murs épais de l'école. Les Waffen S. S. de 19 ans résistaient toujours, empêchant par leur tir tout assaut d'infanterie. Finalement, les obus incendiaires de mortier réussirent à mettre le feu aux bâtiments de l'école. Les défenseurs, chassés par les flammes, furent contraints de quitter l'abri des murs et furent tués par les Canadiens. Aucun Waffen S.S. ne se rendit vivant. Deux d'entre eux, cependant, réussirent à s'enfuir dans la confusion, vers La Hoguette, à travers le point d'appui du « Saskatchewan » et ne furent pas repris. A l'aube, douze corps de jeunes soldats allemands dont certains calcinés, étaient couchés en tas autour des ruines brûlées de l'école Primaire Supérieure de Filles. Dans la nuit qui finissait, l'on n'entendait plus que le roulement des ambulances canadiennes, emmenant les blessés vers Aubigny.



17 Aout , Rue des Ursulines à Falaise. Une patrouille des Fusiliers Mont Royal profite du couvert d'un Sherman pour continuer sa progression.

Les Fusiliers « Mont-Royal » firent ensuite mouvement vers le Champ de Courses, où il s'organisa en position défensive. Le Général Foulkes, de la 2<sup>ème</sup> Division d'Infanterie canadienne, qui attendait toujours depuis le 16 au soir la contre-attaque allemande, renforça la ligne de défense qui s'étendait depuis le premier passage à niveau de la route de Livarot, à Saint-Clair-de-Vaux, en passant par le passage à niveau de la route de Trun, et le Champ de Courses, en faisant appel au 2<sup>ème</sup> Régiment anti-char divisionnaire. Durant la nuit, les « Cameron », stationnés à Saint-Clair, furent en butte aux tirs des mortiers et des canons allemands, postés à La Hoguette, et subirent un bombardement par des avions américains qui leur firent perdre huit hommes. La bataille dans Falaise était terminée. Elle n'avait causé aucune perte en vie humaine aux Falaisiens, mais les Canadiens avait perdu une quarantaine d'hommes, et les Allemands un nombre sensiblement égal. Le samedi 19 août 1944, au soir, Falaise était une ville morte, où passaient seulement les convois de troupes anglaises.

Vers le sud-est, on entendait gronder le canon. Pas de Falaisiens dans les ruines de la cité détruite ; ils avaient été évacués sur le château de Thorps, puis au lycée Malherbe de Caen. Seuls, Pierre Lair, maire-adjoint, quelques membres de sa famille, et son commis, hantaient les ruines de ce qui avait été une cité, le cadre d'une vie quotidienne.



**Prosper Vandenbroucke**

( Source bibliographiques et photographiques : La Bataille de Falaise par le Dr Paul German paru aux éditions Gorlet . Mai 1988.

Source cartographique : Ouvrage de Jean Luc Leleu Falaise 16/17 août 1944 page 28 paru aux éditions Ysec 2003 )

## LE 761ST TANK BATTALION 5ÈME PARTIE

*Eric Giguère*



Les Black Panthers allaient maintenant livrer la dernière étape d'une série de combats d'envergure. Ils se dirigèrent vers Insheim puis firent 210 kilomètres pour rejoindre la 71<sup>e</sup> Division d'Infanterie le 1<sup>er</sup> avril à Langensibold, après avoir traversé le Rhin à Oppenheim le 30 mars. L'action reprit de plus belle dès le premier jour alors que la Compagnie B attaqua une position d'artillerie allemande forte de 8 pièces le long d'une route aux faubourgs de Rodalback. Le peloton du Lieutenant Gary fit 300 victimes, 200 blessés et 500 prisonniers. La Compagnie A du Capitaine Baker travaillait de concert avec le 5<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, La Compagnie B du Capitaine Long était appuyée par le 14<sup>e</sup> RI et la Compagnie C du Capitaine Gates par le 66<sup>e</sup> RI. La Compagnie D du Capitaine English servait d'écran en coordination avec la 71<sup>e</sup> Troupe de Reconnaissance. Le Peloton de canons d'assaut était divisé en deux sections, soit celle du Premier-Lieutenant James R. Burgess qui couvrait l'avance du 608<sup>e</sup> Bataillon d'Artillerie de Campagne et celle du Staff Sergeant Richard L. Sparks qui dut engager le combat dans une région densément boisée entre Spielberg, Streitburg et Leisenwald.

Dans cette région, la 71<sup>e</sup> Division rencontra la très fanatisée 6<sup>e</sup> SS Gebirgs Division ( 6<sup>e</sup> Dv de montagne SS Nord ). Les forêts de Leisenwald, Waldenburg et Budinger se changèrent en champ de bataille sanglant alors que s'ouvrirent les hostilités en ce lundi de Pâques. La division alpine essayait de se forcer un passage pour se tirer hors d'une poche d'encerclement. Elle tenta la percée contre le XII<sup>e</sup> Corps pour couper ses lignes de communication, 32 kilomètres derrière son Poste de Commandement. Se déplaçant pour protéger le flanc du XII<sup>e</sup> Corps, la 71<sup>e</sup> DI se rua à l'assaut et engagea le combat. Le 14<sup>e</sup> Régiment et les chars de la Baker Coy qui établirent le contact avec l'ennemi lui infligèrent ses premières pertes. Les troupes SS, comme elles en avaient l'habitude, établirent rapidement des positions défensives et tentèrent de les tenir. La 71<sup>e</sup> DI commença alors des manoeuvres d'encerclement. Grâce à des manoeuvres habiles et au prix de durs combats, on élimina la menace sur les lignes de communication et de ravitaillement le 3 avril en complétant l'encerclement de la 6<sup>e</sup> SS.

Les Allemands se rendaient maintenant par milliers alors que la résistance prenait de plus en plus la forme de petites unités de Volksgrenadiers entourées de quelques troupes un peu plus aguerries. Les combats diminuèrent en intensité. Parmi les SS, des fanatiques préféraient la mort à la captivité et le Sergent Johnatan B. Hall, fut témoin d'un de ces gestes insensés. Un SS sortit un rasoir et se trancha la gorge d'une oreille à l'autre devant le tankiste abasourdi. Plusieurs refusaient de se rendre à des Noirs comme le raconte William McBurney: « Je suis entré dans une maison pistolet à la main. J'ai vu un grand gaillard derrière la porte et j'ai remarqué qu'il portait un uniforme noir. Je me suis retourné, j'ai claqué la porte et je lui ai braqué mon pistolet sous le menton en lui disant de se rendre. Il a dit qu'il ne se rendrait pas à des nègres. Je lui ai donné un coup de mon .45 sur la bouche et ses dents ont volé partout. S'il avait dit qu'il refusait de se rendre aux soldats américains, ça ne m'aurait pas dérangé, j'aurais seulement pris son revolver. Mais quand il a dit dans un anglais parfait: "Je ne me rends pas à vous, nègres !" C'était assez. »

Le bataillon passa par Meningen, ville qui abritait la cache d'un trésor nazi estimé à des milliards de dollars en or. Hildberghausen, Herbertsdorf, Eishausen et Oberlauter tombèrent dans les trois jours qui suivirent le 7 avril et les Sherman arrivèrent à Coburg, ancienne capitale de la Saxe et siège du gouvernement d'Attila, roi des Huns, à 80 kilomètres des frontières de la Tchécoslovaquie. Il y eut un regain d'énergie de la part des troupes ennemies afin de défendre ces lieux historiques et symboliques, mais les chars firent leur travail et ouvrirent la voie aux hommes de la 71<sup>e</sup> DI qui sécurisèrent le périmètre pendant l'attaque du 12 avril. Comme si la providence en avait décidé ainsi, les Black Panthers se reposèrent à l'ombre d'un monument qui représentait un Père Noir Dominicain qui avait été béatifié des centaines d'années auparavant. Oeufs frais, poulet et vin au menu, et lits douilletts pour le repos fournirent un confort que ces braves hommes n'avaient pas connu depuis longtemps.

Le plaisir fut de courte durée car le devoir appelait encore les Negrotankers vers d'autres objectifs. Le 14 avril d'après combats pour la ville de Kulmbach marquèrent le début d'une résistance plus farouche à partir de ce point, où la 11<sup>e</sup> Division blindée fit sa jonction avec le 761<sup>st</sup>, jusqu'à Bayreuth. Une bataille de grande envergure se déroula pour la prise de cette dernière. Déclinant l'ultimatum leur enjoignant de se rendre, les Allemands subirent un déluge d'acier et se rendirent finalement le 16 après deux jours de résistance opiniâtre. La 3<sup>e</sup> Armée de Patton bénéficia de l'avantage de la capture de Bayreuth et s'en servit comme tremplin pour lancer des attaques par l'est et le sud. Pendant ce temps, le 15, la Charlie Coy liquidait 9 nids de mitrailleuses, tuant 40 soldats ennemis pour 350 prisonniers. Elle participa aussi à la capture du château d'Hermann Göring à Neuhaus avec deux pelotons sous les ordres des Seconds-Lieutenant Dade et Cochrane qui firent feu sur l'énorme bâtiment.

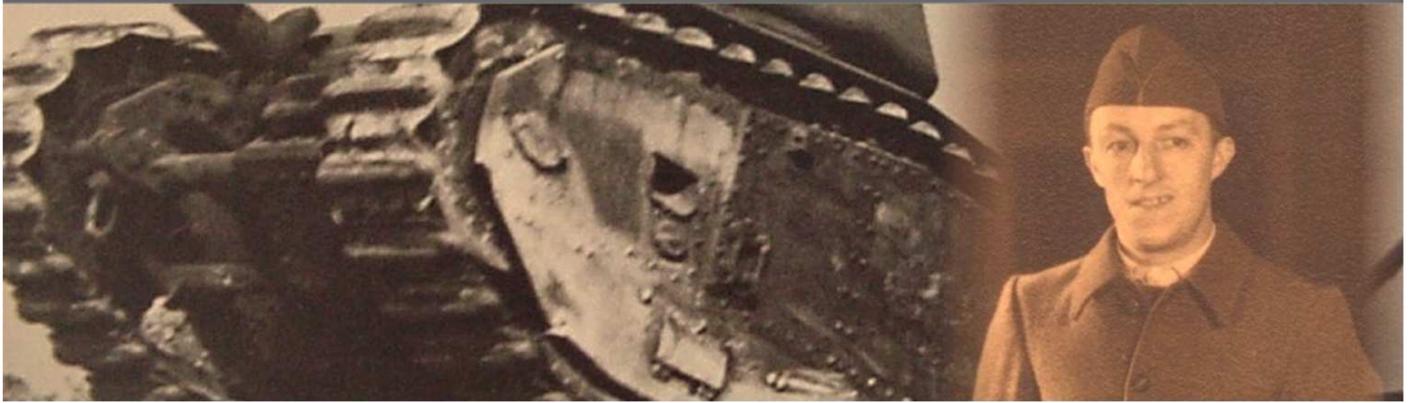
On forma une nouvelle Task Force qu'on baptisa Weindenmark constituée d'une compagnie d'infanterie, du 635<sup>e</sup> bataillon de chasseurs de chars, de cinq chars légers de la Dog Coy sous la responsabilité du Staff Sergeant Jack Gilbert, de deux canons d'assaut avec les Sergents Josef A. Tates et Frank C. Alexander aux commandes, et d'un équipage aux ordres du Lieutenant Burgess dans un semi-chenillé. Cette force d'intervention parcourut plusieurs kilomètres vers la Tchécoslovaquie au milieu de territoires tenus par l'ennemi et s'empara de nombreuses villes sans même avoir à ouvrir le feu une seule fois ! Les drapeaux blancs apparaissaient aux fenêtres comme par magie quand les blindés faisaient entendre leurs chenilles. Le feu des mitrailleuses suffit à déloger quelques snipers trop zélés. La Task Force Weindenmark apprit plus tard qu'elle était celle parmi les forces alliées qui s'était le plus aventurée à l'est. Ce faisant, elle avait aussi découvert un bien triste spectacle. Elle avait vu défiler sur les routes des centaines d'anciens soldats et travailleurs soviétiques, sales, fatigués, affamés, amaigris, libérés des stalags et forcés de marcher pour fuir l'avancée de l'armée russe en se faufilant tant bien que mal entre les forces d'assaut américaines qui avançaient en sens inverse. Avec leurs pieds nus, leurs vêtements en lambeaux et leurs silhouettes squelettiques, ces hommes fatigués et découragés ne purent remercier leurs libérateurs, les "Amerikaneetskis" comme ils l'auraient souhaité.

À Salzach - Rosenberg, la Able Coy prit la mesure de 4 semi-chenillés, 6 véhicules sur roues et 3 nids de mitrailleuses. Les villes de Poppendorf, Weindenmark, Haag, Lindenhart et Hobenmirsberg tombèrent successivement mais on dut déplorer la perte du Major Reynolds, l'officier exécutif; le Capitaine Long, officier commandant la Cie A; et les Techniciens 5<sup>e</sup> classe Sandford et Fields à Lindenhart, près de Trockau, qui furent tous capturés le 19 avril. Après ces événements, on lança un appel aux volontaires pour former une force d'intervention destinée à rapatrier les captifs. La réponse parvint de tous les échelons du bataillon, du cuisinier au personnel administratif, en passant par le personnel d'entretien du mess. Le commando improvisé ne réussit pas à retrouver les soldats manquants mais fit quand même quelques prisonniers. Quatre jours plus tard le Capitaine Long et les Techniciens 5<sup>e</sup> classe Sanford et Fields furent relâchés par l'ennemi après que le bataillon eût dépassé Amberg, mais le Major Reynolds conservait son statut de "porté disparu".

Le 761<sup>st</sup> Tank Battalion devint le seul et unique fer de lance de la 71<sup>e</sup> DI pour la 3<sup>e</sup> Armée toute entière pendant qu'il se dirigeait vers l'Autriche, tout près au sud. La procession de chars défila sur l'autobahn, détruisant au passage les aérodromes improvisés et réduisant au silence les ennemis qui tentaient de les en empêcher. Puis on poussa sur Pegnitz après avoir traversé la rivière du même nom et sur Amberg un peu plus loin. Après avoir récupéré le capitaine et les deux techniciens, le 761<sup>st</sup> continua son avance et la Cie B garnit un peu plus son tableau de chasse en passant par Auerbach et Bernreuth. Le 27 avril, dans la banlieue de Perkam, la Cie C remporta un autre combat qui permit de mettre un terme à la captivité de deux soldats de la 80<sup>e</sup> DI et se hâta d'aller participer à l'attaque de la ville majeure de Regensburg ( Ratisbonne ). Ils se rendirent jusqu'au Danube après avoir auparavant libéré Schwandorf, Burglengenfeld, Regenstauf sur la rivière Regen, Kurn, Pirkensee, Zeitlern et Eltheim. On traversa le fleuve qui inspira Strauss 3/4 de siècle auparavant à 14h45 le 27 pour ensuite assurer la prise de Regensburg qu'on avait commencé à assiéger aux petites heures ce matin là. Regensburg, ancienne capitale du temps des guerres napoléoniennes, représentait un poste clé militairement pour les Nazis dans la région du sud-est où le Danube et l'Isar se rejoignent.

Les Allemands refusèrent un ultimatum qui les sommait de se rendre, ce qui fit déferler un barrage de tirs d'artillerie et de canons de chars sur la ville assiégée qui tomba finalement et servit à établir les quartiers généraux du Général George S. Patton et de sa 3<sup>e</sup> Armée. On prit Elthin et, le 28, Straubing, bien protégée puisqu'elle abritait de nombreux aérodromes. 2 000 soldats y furent capturés. On traversa ensuite l'Isar à Landau ( gracieuseté du génie ) afin de pousser en Autriche, libérant Sarching au passage.

**( À suivre ) Dans la prochaine partie: l'Autriche et le retour à la maison**



**LES CARNETS D AIME THIERRY SONT LA RETRANSCRIPTION INEDITE DU JOURNAL  
D'UN SOLDAT FRANÇAIS DU 43<sup>ème</sup> R.I.C.  
EPOQUE N° 02**

Comme pour faire penchant à sa question, un baoum sonore s'entendit au même instant. Allons leon...commença Dhary . Mais la voix du lieutenant se leva. : Deux coureurs au trot... Deux hommes se levèrent. Que voulez-vous,vous ? dit encore le lieutenant.Cela s'adressait à un soldat qui venait d'arriver au P.C. Sergent Garette, s'annonça le soldat.Nous montons un observatoire en avant de vous, près du village, le commandant fait demander que vous me donniez un homme comme observateur.

Adrien, le meilleur observateur du groupe fut choisi. A peine était-il parti avec le sergent que plusieurs coups de canons retentirent. D'abord espacés, les coups se firent assez rapprochés pour figurer un roulement. Un coureur fût aussitôt expédié avec ordre de se renseigner près des chefs de section et porteur d'un mot pour chacun d'eux.

Le tir maintenant s'allongeait et se faisait plus serré. C'était exactement comme un orage qui s'avavançait. Et cela fut soudain. Tout à coup une lueur illumina le sous-bois où depuis un moment la nuit complète était tombée, mais ne révéla rien car chacun s'était déjà terré au fond de son trou.

Comme un orage qui crève, une pluie de fer s'abattit et cependant qu'ainsi que sous les gouttes d'eau s'entendaient le bruissement des feuilles. Cela s'éloigna puis revint. Pendant une accalmie l'officier cria quelque chose que Dhary répéta à tue-tête :

\_ Tout va bien ? Pas de blessés ?

Aucune réponse, la secousse les avait rendu aphones. Un coureur revint.

\_ Mon lieutenant,compte rendu verbal. La première section a de nombreux tués et blessés. Le lieutenant rend compte qu'il lui sera impossible de tenir, si les allemands attaquent.

\_Bon. Attendez.

Le lieutenant griffonne un court message : \_Tenir bon- ordre : se faire tuer sur place. Vive le France.

Pendant ce temps les hommes sont sortis de leurs trous, interrogent l'agent de liaison :

\_ Comment les copains réagissent-ils ? En ont-ils reçu autant que nous ?

Ils sont loquaces, maintenant l'alerte passée. Ils inspectent autour d'eux, semblent étonnés de ne pas voir de dégâts. La lune là-haut se montre par mille fenêtres. Ils comprennent.

\_ Heureusement que ces salauds-la se servent de fusants. Il y a moins de danger pour nous.

L'orage revient. Dhary appelle un coureur pour retourner à la première section. Celui-ci se sauve au moment où des éclatements proches annoncent un retour offensif du bombardement ennemi.

Et c'est encore une fois des minutes de cauchemar. Les coups se suivent sans interruption. Les pièces semblent tirer de près car s'entendent nettement, presque ensemble, « départs et arrivées ». Ce sont, des fusants, mais ils sont dangereux aussi, ailleurs voici un cri. Est-ce bien un cri ? Dans le fracas des détonations on peut douter de ses sens.

Après cette séance plus longue et acharnée que les autres le silence vient brusquement.

Ce n'est pas le silence car les arbres gémissent de leurs blessures. Des craquements, des chutes de branches se font entendre. La nature se plaint.

A nouveau l'appel ! Ca va ? Pas de blessés ?

Dhary inspecte et crie au lieutenant : Leroy est blessé !

Leroy un petit gars de vincennes remplit complètement son étroit logement. Impossible de trouver le siège de la blessure. Il fait trop sombre encore et a chaque attouchement il laisse échapper une plainte qui devient bientôt un râle continu. Outre Leroy, il y a encore deux hommes qui restent sans mouvement dans le trou. L'un est un paysan du Loiret nommé Duval.

Deux jours auparavant un obus est tombé en plein sur l'emplacement du mortier de 60, tuant ou blessant les servants. Seul Duval ne fut pas touché, mais resta commotionné et trompant l'attente du lieutenant qui pensait qu'il se remettrait rapidement, rien ne peut secouer son apathie. Il se terre dans son trou ne bouge plus. L'autre est un paysan aussi, mais d'Alsace. (A suivre)



Les 21 & 22 avril 2007, était organisée au cœur du Pays de Caux une reconstitution d'un camp allié avec présence de véhicules militaires. En plus de ce rassemblement, nous présentons une exposition de maquettes ainsi qu'un salon du livre ayant pour thème la 2e G.M. A l'origine de cet événement, un membre du Forum, Victoire1944...Jeune étudiante en BTS animation et gestion touristique, passionnée par cette période et devant organiser un événement à vocation culturelle permettant de mettre en valeur le patrimoine dans le cadre de ses études. Elle trouva donc une salle d'exposition et un terrain pour le projet. Elle rechercha des sponsors et des reconstituteurs pouvant participer au projet et eu la participation amicale de Raphael Distant, de Saint Valery en Caux et auteur d'un ouvrage sur la participation de la 51st Highland Division écossaise aux combats de juin 1940 dans la région. Etant en charge de la partie maquettes et salon du livre, j'ai eu la participation de Didier Lodieu (Histoire et Collections) et Philippe Wirton (Heimdal) ainsi que la contribution d'amis maquettistes locaux, membres du forum partenaire des Colleurs de Plastique. Le weekend end fut donc une réussite sur tous les plans.



Au travers des maquettes exposées je vous propose de passer en revue la 2<sup>e</sup> GM au travers de plusieurs modèles exposés lors de cette exposition réalisés par des maquettistes haut-normands: Nous sommes en mai 40, la bataille fait rage. Les blindés français partent au contact accompagnés par l'infanterie. Une estafette motocycliste délivre un dernier message à un officier venu en traction Citroën. **(Diorama de Pascal Grossard)**



Forte de ses succès à l'Ouest, l'armée allemande s'implante en Afrique du Nord et elle utilisera en grand nombre du matériel de prise comme cette chenillette Lorraine 37L tractant un lefh 18. (diorama de Pascal Grossard)



Photos page précédentes. Ce sera au tour de l'Union Soviétique d'affronter la Wehrmacht. Celle-ci y rencontrera les pires difficultés face à un adversaire coriace et devra lutter contre une météo délicate. L'utilisation de tracteur à chenille facilitera les déplacements en terrain boueux comme ce tracteur Lanz Bulldog 35hp tractant un Pak 43/41 ou ce Famo tirant une imposante pièce d'artillerie dans un paysage d'automne (dioramas de Sébastien Follet)



Ivan va se réveiller et bientôt le rouleau compresseur soviétique va écraser les Allemands et les poursuivre jusqu'à Berlin. Ce SU85 transportant des fantassins file au travers de la steppe à la rencontre de l'envahisseur. (diorama de Philippe Pramit)



Puis, c'est Overlord et la Bataille de Normandie où nous retrouvons les réalisations de notre expert Philippe Wirton : Les SAS préparent le terrain et sèment le trouble à l'arrière des troupes allemandes avec leurs Jeeps spéciales. Ils sont épaulés par la Résistance Française :



Les blindés britanniques, à l'image de ce Cromwell, subiront de lourdes pertes notamment lors de Goodwood mais la victoire sera au bout ! L'infanterie britannique progressera à travers la Normandie et c'est elle qui libérera la Seine Maritime avec les troupes canadiennes et notamment le Pays de Caux où se déroulait cette exposition.



Ici, des Tommies progressent au milieu des ruines. Un Pak 40 a été abandonné par les Allemands à coté d'une maison endommagée. Ce diorama est une reproduction fidèle d'une photo d'époque prise en Normandie. Un pak a bien été abandonné ici et cette maison existe toujours de nos jours...



Les fauves allemands seront blessés comme ce Tigre en réparation et ce Panther de commandement du SS-Pz.- Rgt.1 de la LSSAH camouflé et laissant passer les Jabos qui rodent dans le ciel normand.

Toutes ces maquettes auront permis de montrer aux visiteurs un petit aperçu du matériel utilisé lors de ce conflit mondial. Il a fallu des heures de travail pour réaliser ces dioramas mais la motivation, la recherche de l'exactitude et le fait de rendre hommage à tous ces hommes qui se sont affrontés nous donnent la volonté d'aller jusqu'au bout.

Si ces réalisations auront convaincu un jeune de se lancer dans le maquettisme, alors cette exposition aura été un succès total !

